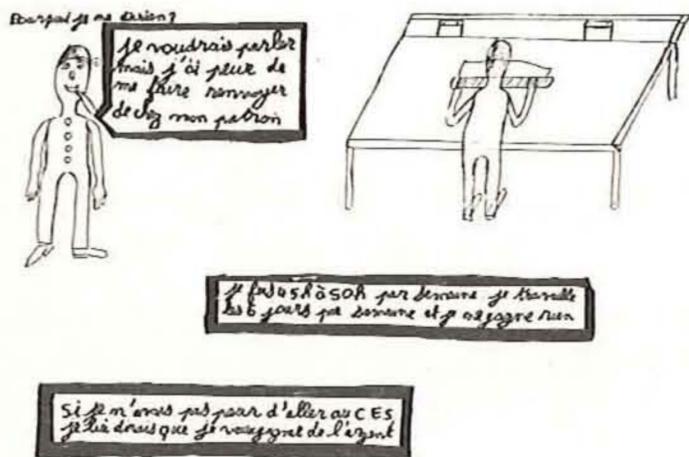
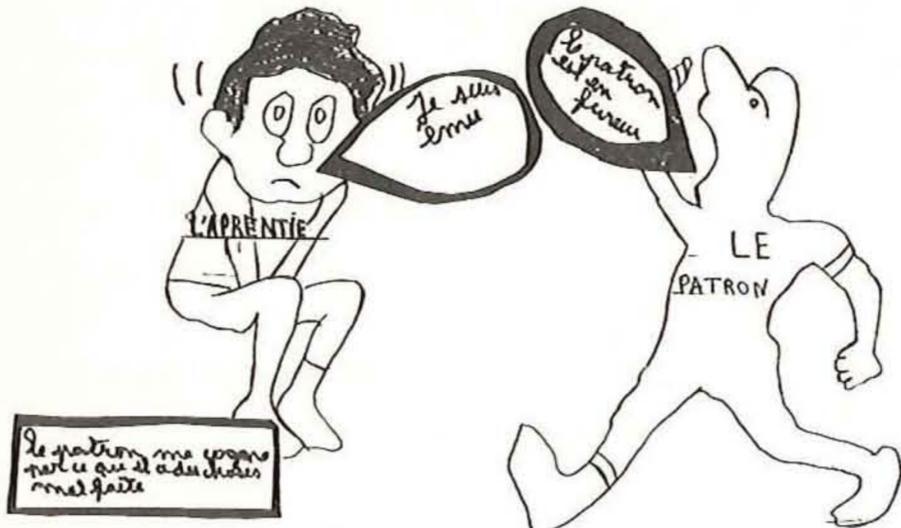


Les C.P.A. classes de pré-apprentissage

Yannick LEFEUVRE
49, rue Ch. Morancé 72000 Le Mans

Qu'est-ce que c'est ?



Où suis-je ?



«Bonjour, je voudrais vous parler patron. Je voudrais des heures fixes et un salaire plus élevé et faire quarante heures par semaine.»

«Ça n'a pas marché pour lui à l'école, heureusement on a pu le placer comme pré-apprenti» disent les parents.

«J'aime pas l'école, j'aime mieux aller bosser, comme ça je pourrai aller m'payer une meule» dit le pré-apprenti.

«Faut lui expliquer cent fois la même chose, ah ! c'est pas des lumières que vous nous envoyez !» dit le patron.

«Ça ne veut rien foutre, ça s'intéresse à rien, ça n'a qu'une idée : foutre le camp du C.E.S.» dit le maître.

La technique qui fait l'unanimité chez les adultes quant à la façon de le mener, c'est «le coup de pied au cul».

Ces quelques réflexions afin de créer l'ambiance. Pour le ou la C.P.A., ça a commencé pendant les grandes vacances. Il ou elle a trouvé du travail chez un artisan (en alimentaire : boucher, boulanger, vendeuse ou en bâtiment : plâtrier, menuisier...). A la rentrée, il ou elle signera une CONVENTION.

«... en application... des articles à l'apprentissage... du 16 juillet 1971...» ou Loi Royer.

Article 2. — Le chef d'entreprise s'engage à ne faire exécuter par l'élève que des travaux qui concourent à sa formation professionnelle.

Article 4. — Les élèves bénéficient de la durée totale des divers congés scolaires.

Article 5. — Les stagiaires ne reçoivent aucun salaire... Pourquoi n'ai-je relevé que ces morceaux-là des articles de la convention ? C'est parce qu'ils sont dans la classe, l'objet principal de nos discussions. Discussions auxquelles je n'étais pas préparé.

Les C.P.A. sont en présence alternée : une semaine chez un patron, une semaine dans la classe.

Je me retrouve dans un problème que je formule ainsi :

«Mes» élèves sont exploités par de petits artisans et je suis sensé leur faire «l'école».

Dans nos «entretiens» du matin, ils causent :

- Que d'abord pendant les vacances, ils travaillent ;
- Qu'ils font soixante heures et qu'ils n'ont pas de sous (c'est normal d'après l'article 5) ;
- Que dans ces heures, ils font du balayage (beaucoup), de la vaisselle (énormément)... et bêcher le jardin... et apprendre le métier.

C'est ce qu'ils me disent à l'école après leur semaine de boulot. Mais l'école pour eux, c'est être un gosse, chez le patron, c'est malgré tout «être un homme» (boire un coup, tirer sa clope...).

«Mes» élèves sont :

- Révoltés parce qu'ils ne vivent pas chez leur patron ce qu'ils espéraient (apprendre un métier, avoir des sous...) ;
- Révoltés parce qu'ils restent dans le C.E.S. (où ils restent des élèves).

Cette révolte non exprimée devant le patron (autoritaire et maître chez lui) est exprimée devant moi (libéral et à l'écoute) qui ramasse ainsi toutes leurs rancœurs.

Et moi seul contre eux :

- Qui ne s'intéressent à rien de scolaire (même pas à la pédagogie Freinet, et pourtant, hein ?) ;
- Qui disent des problèmes, mais ces problèmes c'est de la politique. Alors ?

Qu'est-ce que je vais faire pour être avec eux ?

Que faire ?

Les problèmes de chez le patron
et de nos parents

Un mois de décembre 76 j'avais dit à mon patron
que je ne venais plus pendant ma semaine d'école.
Mon patron me dit :

« T'as dit ça, tu ne viens plus je ne te paie plus »

Quand je suis rentré chez moi j'ai annoncé
la nouvelle à mes parents. Mes parents m'ont
dit :

« Pourquoi as-tu dit à ton patron que tu ne venais
plus pendant ta semaine d'école ? »

Quand il m'a posé cette question je n'ai pas
répondu.

Je disais mon patron viens chez moi. Et il raconte,
ce que j'avais dit. Alors mes parents m'ont dit :

« Tu vas travailler pendant ta semaine d'école et
si tu es vide de chez ton patron, tu ne reviendras plus courir
à la maison »

Comme tous ceux qui vont à l'école j'avais peur d'être interrogé.

Je suis en pré-apprentissage
j'ai 14 ans et demi.

Le travail de chez mon patron me
plait le métier boulanger-pâtisseries me plaît
Je suis bien payé par mon patron et comme
qualité il est sympa. Mais j'ai des problèmes
avec mes parents car ils veulent que j'aille
à l'école tous les jours alors cela me prend
une à deux heures de sommeil par jour pour
moi c'est bien quand je porte des linges
ou quand j'en ramène chez mon patron parce-
que je n'est pas de frais de transport.
C'est bien d'un sens et mal d'un autre sens.

Mon problème est que je
n'apprends pas mon métier
je fais le manoeuvre,
je gagne très peu.
La patronne ne veut pas
me voir -

Ce qui suit, c'est ce que je fais. C'est pas un truc que je
m'étais dit à l'avance, écrit sur un cahier-journal. Y'a un
itinéraire mais il ne m'est visible qu'après coup. Il m'aide
aujourd'hui à vivre la classe et si je peux la vivre, c'est
grâce à quelques éléments qui sont apparus à travers ce
qui s'est passé.

1. D'abord la situation d'isolement où j'étais (je travaillais
dans un local isolé hors du C.E.S.), a facilité le reste :

— La venue de personnes extérieures à la classe (Michel
vient faire des photos par exemple) ;

— Saisir ce qui se passe au cours d'une discussion et
pouvoir la mener jusqu'au bout (monter une pièce) sans
 gêner ni être gêné par les autres ;

— Montrer à l'extérieur (d'où réponse à un travail
effectué).

2. Cela entraîne la disparition de la « pédagogie » fermée
au social pour vivre en prise directe avec des gars broyés
par la société. Ce qui questionne toute pédagogie fermée
au social (traditionnelle ou moderne).

Voilà comment, en résumé, cela s'est vécu :

— Ils parlent de leur vie.

* intéressé, je leur demande de faire des panneaux.

— Ils « foutent » le bazar.

* Excédé, je leur demande, puisqu'ils sont si habiles à
faire rire leurs copains, de faire une pièce où ils se
racontent et essaient de nous faire rire.

— Cinq d'entre eux font une pièce.

* C'était bien, mais quoi faire après ? Je demande à
Michel (étudiant qui travaille dans le groupe Freinet) de
venir les photographier. Moment extraordinaire : on
travaille ensemble.

— Ils (toute la classe ce coup-ci) veulent faire une pièce,
une autre.

* Bon, bien... Oh ! la ! la !... et puis non, ça avance à
fond de train... « Les gars, si on la montrait à d'autres
gens ? »... Je contacte le groupe I.C.E.M. 72.

— Nous on a pas peur.»

* Moi ! Si ! En en recausant, eux aussi ont eu peur. C'est
comme ça que j'ai eu mes premiers vrais contacts avec
eux.

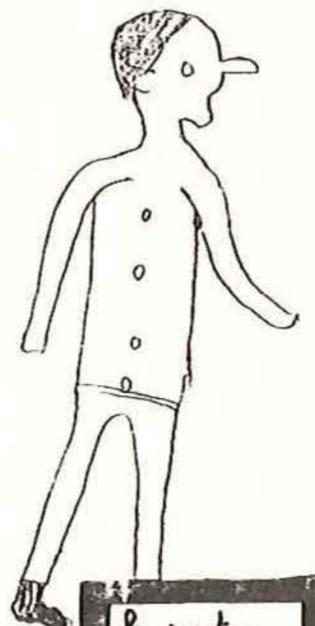
— « Ça leur a plu, hein ? »

* Oui, on peut faire un film. Michel a une caméra...

Comment être juste avec le
patron

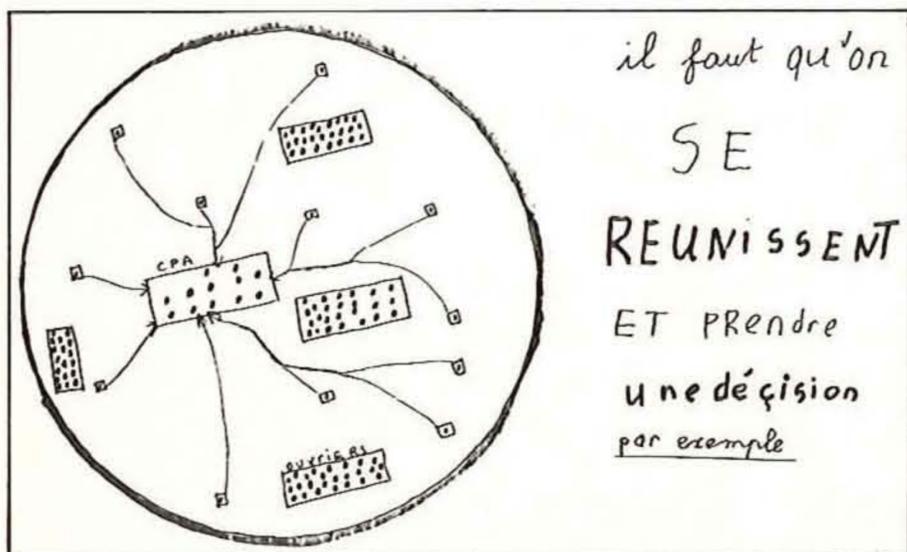
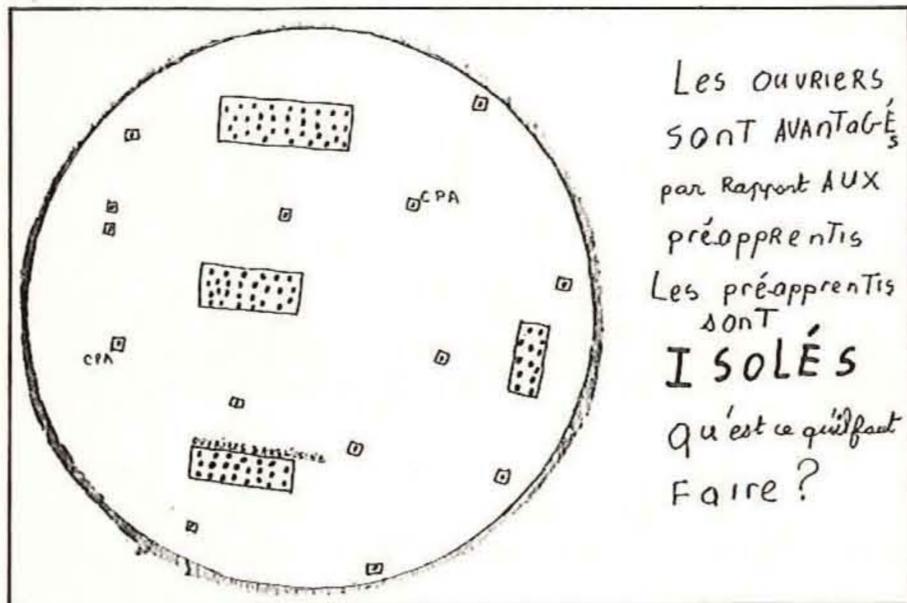


Le pré-apprenti
qui ne peut pas
parler au patron
quand il
travaille.



Le patron
n'adresse pas
la parole
à l'apprenti.

Tout ça pour dire quoi ?



Un travail d'enseignant vécu comme ça, c'est passionnant. Mais vivre en dehors du monde (scolaire) c'est dur. Oui, il y a des moments de « bonheur » — eux avec moi. Mais ça n'a pas duré et est-ce suffisant ? Non, parce que ces moments volés... il faudrait que ce soit comme ça tout le temps, que ce soit mon travail quotidien !

En écrivant, je prends du recul et quelques idées-force apparaissent. Elles sont importantes, elles me sont utiles. Je vous les donne.

1. D'abord, ne pas vivre la classe seul. Sans Michel, je n'aurais pas pu assumer ce travail. D'où l'idée de la nécessité d'une équipe de travail.

2. Tout ce qui s'est fait n'a été possible que parce qu'il n'y a pas eu de contrôle administratif. Je me suis jeté à l'eau. Michel s'est mouillé aussi. Une chance, personne n'a bloqué et pourtant y'aurait eu de quoi me traiter d'irresponsable, etc., et en cas de pépin aurais-je été pour certains défendable ?... Pas sûr !... Pour qu'un travail coopératif dont le contenu remet en cause le système social, soit possible : nécessité d'absence de contrôle hiérarchique.

3. Les gars s'expriment, j'écoute attentivement, une idée est lancée, on la vit activement. Un produit en sort, ce produit est montré à l'extérieur et ce regard de l'extérieur (qui n'a rien à voir avec celui d'un inspecteur) est fondamental pour la prise de conscience sociale de ces gars-là (exemple : le groupe I.C.E.M. vient voir la pièce). Le fait de montrer ce produit à l'extérieur est dynamisant pour le travail : effort de clarification de ce qui se dit, remise en cause, verbalisation...

4. Si cette prise de conscience ouvre sur le social, sur la société qui nous entoure et lui pose des questions, le travail d'enseignant c'est aussi de prendre position avec eux et là on entre de plain-pied avec le « faire de la politique à l'école ».

Sur ce dernier point, un article prochain est prévu. La prise de conscience qui peut se faire et notre rôle là-dedans posent et me posent des problèmes, problèmes auxquels je ne sais pas répondre seul.

(Juin 1977)



REPONSE A QUELQUES QUESTIONS

A la suite de cet article, Annie BELLOT, membre de l'équipe d'animation de L'Éducateur et enseignant elle-même en C.P.A. - C.P.P.N., écrivait à Yannick LEFEUVRE :

« Chez nous, à force d'être anti-C.P.A., nous fermons cette année une C.P.A. après avoir envoyé au C.E.T. un maximum d'élèves (le C.E.T. n'étant pas l'idéal cependant). Est-ce que tu travaillais en équipe avec les collègues de C.P.P.N. ? »

Yannick LEFEUVRE lui répondait aussitôt :

J'ai vécu trois ans avec les gars et les filles de C.P.A.

Malgré tout l'apport et la richesse de ces trois années passées avec eux, j'ai senti qu'il fallait m'en sortir.

Fatigué, parce que tous les jours faut se mettre au combat, et qu'à la fin mes nerfs en ont assez subi. Comme je n'ai nulle envie de tomber malade, cette année, j'ai demandé une classe primaire (que j'ai obtenue).

Je sais tout ce que je perds, mais j'ai besoin de me reposer, de faire le point, et de voir les choses de plus loin (sans avoir le ventre noué, tu connais ?).

C'est un peu ce que je fais en écrivant ces articles.

Ma démarche alors ?

D'une part informer, faire éclater cette situation, rompre avec la solitude dans laquelle on vit.

D'autre part, cette information faite, trouver les moyens (politiques ?) de changer cette situation, et peut-être que l'I.C.E.M. peut avoir un rôle là-dedans.

Ensuite cela débouchera sur quoi ? Je ne sais pas trop.

Pour aujourd'hui, concrètement, je pense que c'est une bonne chose d'être anti-C.P.A. et de les envoyer en C.E.T. avec les réserves que tu fais (c'est-à-dire, là aussi on leur apprend à se la boucler et on les prépare à la vie d'usine et chômage).

Oui, j'ai bossé avec les collègues C.P.P.N. les plus sympas. Ils vivent cela durement. **Personne ne s'en sort.** Ça, faut le dire. Il n'y a pas de techniques miracles, même Freinet, qui arrangeraient une telle situation (les techniques peuvent quand même arranger sur le tas). Chacun(e) prend à un moment donné ses quinze jours de repos, sinon plus. Tous ont des problèmes gastriques et commencent à politiser le problème, c'est-à-dire à voir que ça ne se situe pas seulement au niveau d'un problème pédagogique, mais bien (parce que le chômage est là et que l'école a une fonction de sélection telle qu'elle les fabrique, ces élèves-là) politique.

Ces contradictions qu'en Primaire on peut oublier, là, en C.P.A. ou C.P.P.N. elle sont criantes et insupportables. Eux et nous les subissons douloureusement, d'où peu à peu, une certaine compréhension entre collègues de ces classes-là. Ça aide.

Des livres qui m'ont aidé (je leur lisais beaucoup de livres) :

— *L'appel de la forêt, Le peuple de l'abîme* de J. London, coll. 10/18.

— *L'heure du cochon* (pièce de théâtre sur l'apprentissage), Théâtre-Action, 54, rue Saint-Laurent, 38000 Grenoble.

— *La maison des autres* (itinéraire d'un apprenti pâtissier en 1936) de Clavel, « J'ai lu ».

— *Antirouille*.